L'association Récits

Spécialisée dans la collecte et la transmission des itinéraires de vie, **l'association Récits** rend compte des processus mémoriels à travers les narrations de soi. C'est là le fondement des activités qu'elle développe : recueil et écriture de biographies, histoires de villes, de quartiers ou de métiers, valorisation sonore et mise en scène théâtrale.
En abordant l'histoire des lieux de vie à partir des mémoires de chacun, Récits s'attache à mêler à la fois les phénomènes structuraux communs à une société - événements, histoire, espaces, catégories sociales - et la diversité des modes de vie.

www.recitsdevie.fr

Récits

Formée aux sciences sociales, **Marie d'Hombres** est écrivain et fondatrice de l'association Récits. Basé sur l'écoute des personnes qu'elle rencontre, son travail vise la transmission de leurs mémoires sous la forme d'une écriture qui restitue toute la musique et l'esprit de leurs paroles tout en rendant compte de l'histoire sociétale qui les traverse.
Elle a publié six ouvrages :
Avec les éditions Gaussen : *Le ventre de Marseille, commerçants de Noailles* (avec Blandine scherer)
Avec les éditions Ref2C : *Une ville, cent histoires : Vitrolles, quartier des Pins, 1971-2008,*
Des gens d'ici : mémoires des migrations à Port-de-Bouc
Sous un même toit : un groupe d'habitat social : « Clovis Hugues », Marseille, 1935-2009 (avec Blandine scherer)
Au 143 rue Félix Pyat : Parc Bellevue, une copropriété à Marseille, 1957-2011 (avec Blandine scherer)
Avec les éditions Ptits Papiers : *D'une Belle à l'autre, parcours de migrants à Marseille, 1900-2008*

Éditions Gaussen – Le Cardinal SARL
37, rue du Coteau (13007 Marseille)
www.editionsgaussen.fr

© Éditions Gaussen & Récits, 2012
ISBN : 978-2-356980-35-5

MÉMOIRES DE CHARBON

Roumanie Provence Regards croisés

Textes et propos recueillis
MARIE D'HOMBRES

Un matin après l'autre …

« Petit, c'est l'heure ».

Les mots chuchotés rebondissent doucement à la frontière de la nuit. J'entends papa traîner ses pas fatigués vers la cuisine à la recherche du paquet de café. Il n'a pas encore allumé la lumière pour ne pas agresser ses yeux. Je laisse un peu aller les miens. Un tout petit peu. Mes paupières se ferment doucement, langoureusement, à la recherche du rêve interrompu. Il me reste un peu de temps devant moi, quelques minutes peut-être, je plonge…

« Petit, c'est l'heure ! »

Hmmff… Si vite… Le ton est plus sec. Mon épaule tremble encore de la main qui l'a secouée. Les pas de mon père sont mats et j'entends au loin le bouillonnement de l'eau dans la casserole. Il n'y a plus rien à faire, il faut, il faut, il faut… J'oblige mes yeux à rester ouverts, ils se dirigent vers le mince filet de lumière qui filtre à présent par la porte de la cuisine. Je compte : un, deux, trois… Allez, jusqu'à cinq : quatre, cinq… Six, seeeppptt, huuuuiiittt, neuuuuuff et… Dix. Assis, les jambes sous les couvertures, j'enlève le bas du pyjama et attrape les frusques en bout de lit, enfile le slip, les chaussettes, le pantalon. Puis c'est au tour du haut, ôter le pyjama, passer un à un les habits, dans une course effrénée pour ne pas geler trop longtemps, en silence pour ne pas réveiller mon frère.

Je sens déjà l'impatience de papa devant son café, il me maudit de ma torpeur et me plaint de mon labeur. Il se demande s'il faut y retourner, me dire les choses plus sèchement, un verre d'eau sur la tête peut être ou la couverture au sol. Je ne lui donnerai pas cette peine. J'ai une volonté de fer, c'est moi qui, d'un coup, empoigne le drap et me jette hors du lit, le sol est froid qu'importe, la nuit est claire tant mieux, il a neigé tant pis. Je rejoins silencieusement papa à la cuisine et je sais qu'il soupire de soulagement de me voir y arriver seul, comme un grand, comme un homme ! Ma tartine

est prête, le bol de café aussi. Nous ne nous parlons pas, ne nous regardons pas. La pièce s'emplit des dents qui mastiquent et des lèvres qui aspirent. Puis, papa dit : « allez petit, faut y aller ! »

Il attrape les gamelles et les manteaux, me lance ma veste et se dirige vers la porte d'entrée. Je le suis, enfile les bottes trop grandes pour moi, me blottit dans son dos en attendant la vague de froid. Hmmmfff… La voici, il a ouvert la porte, elle s'engouffre et nous pénètre, fige les poumons et gèle les oreilles, bientôt ce seront les doigts, puis les pieds. Un pas après l'autre, nous avançons dans la neige, les yeux rivés sur la route qui se rapproche lentement.

Le bus arrive déjà, ses phares illuminent la nuit et papa lui fait un signe. Il s'arrête. Papa ouvre la porte. Sourire du chauffeur : « Salut la Pouille, bien dormi ? Et le petit, en pleine forme ? » Je colle mon papa, il échange des bonjours avec tous ceux qui sont assis, regards bienveillants et amusés sur mon sort, je me faufile près de la fenêtre, papa est à côté et le monde défile. La nuit et la neige. Les maisons, dont quelques-unes sont allumées, les hommes sur le bas-côté de la route. Entrées joyeuses et endormies dans le bus qui repart. Je ferme un peu les yeux.

…

Hmmff… Si vite. Le bus s'est arrêté, papa m'a secoué un peu l'épaule, tout le monde se lève et descend en file indienne. Combien sommes-nous ? Peut-être cinquante… Il y a encore tous ceux qui nous rejoignent directement à pied de chez eux. Poignées qui se serrent, mains sur l'épaule, cigarettes qui s'allument, les hommes chuchotent encore et plaisantent déjà. Regards amusés sur moi, quelques tapes sur l'épaule, « Alors le petit, ça lui plaît le fond ? » disent-ils à papa qui hoche la tête d'un air satisfait. Je leur emboîte le pas jusqu'à la salle des pendus[1]. Lumière vive et brouhaha. Le bruit des voix et des rires, celui des chaînes qui coulissent et des cintres qui s'effondrent sur le sol. Chacun se déshabille. Je colle mon papa, enlève mes habits, enfile le bleu puis me dirige sur ses talons dans la salle des lampes et des casques. Une femme nous les remet, il suffit de lui confier la médaille numérotée, elle

1. Nom donné en France aux vestiaires : les mineurs s'y changeaient et posaient leurs habits sur des cintres qu'ils remontaient et descendaient avec une chaîne.

prend puis coche puis donne et ainsi de suite, l'un après l'autre. 415, c'est le mien. Les premiers jours, je me suis amusé à l'apprendre, le faire sauter dans ma gorge, le répéter mentalement en musique. Mais cela fait maintenant trois semaines que je vais au fond et il a cessé de rebondir pour s'incruster au corps ; nul besoin de mémoire, il agit à la manière d'un automate, mes yeux se posent sur cette femme et il surgit, bondit sur elle qui le saisit, coche et donne. 415. Papa a le 255. Depuis toujours, pour toute la vie.

Jeannot m'a rejoint, il a mon âge et travaille dans mon équipe, on a arrêté l'école ensemble. Il a dû égarer son père alors il s'est rapproché de moi pour se rassurer.

On sort tous du hangar et nous nous dirigeons à présent vers la cage. Je voudrais emboîter les talons de mon papa mais je ne sais plus où il est, je ne parviens pas à le distinguer au milieu de cette masse d'hommes identiques. Il ne fait lui-même plus attention à moi. Heureusement qu'il y a Jeannot, à mes côtés. Sa présence. Son silence. J'ai envie de lui attraper la main pour ne pas le perdre.

Nous nous sommes tous arrêtés et dans le brouhaha des langues qui se délient, on entend le lourd grognement des câbles qui filent avant de se bloquer avec fracas. Alors, il y a ce silence… Aujourd'hui comme hier et demain. Le bref silence des hommes dans le tonnerre prodigieux des câbles. La respiration figée, les mots suspendus… Et, enfin, la porte qui s'ouvre sur des dizaines de visages noirs serrés les uns aux autres sur deux étages. Ceux du haut, accroupis, descendent les premiers. Je reconnais le grand frère, il a fini son poste de nuit et va rentrer dormir. Puis c'est au tour de ceux du bas, qui sont debout. De nouveau, il y a le bruit des voix, les accolades et ce brouhaha rassurant des hommes heureux de se retrouver. C'est à nous, il faut y aller, les premiers montent et s'accroupissent. Les suivants en dessous. Je me faufile entre les corps, Jeannot à mes côtés et j'attends. Que les câbles se débloquent et filent à nouveau. Que mes oreilles se bouchent. Que l'obscurité m'envahisse. Que me pleuvent les tapes sur le dos et les *boites*[2] sur la tête… Comme à chaque fois, je m'ac-

2. Expression utilisée par les mineurs provençaux pour désigner les tapes que les hommes se donnaient sur le casque durant le temps de descente de la cage vers le fond de la mine.

crocherai aux blagues que les hommes s'envoient pour conjurer le sort et à la musique tonitruante des câbles. Les mots et la douleur des tapes me protégeront du pire, de ce que l'on raconte parfois sur la porte de l'enfer et les accidents d'ascenseur… Je sais pourtant qu'il y aura, comme à chaque fois, cet instant terrible où le vertige et le vide nous enveloppent, lorsqu'au fond, tout au fond, au moment où les câbles s'arrêtent nets et que la cage se secoue d'un coup sec, un silence assourdissant se répand dans l'atmosphère, chaque homme attendant passivement le verdict du destin. Si tout se passe comme prévu, la porte s'ouvrira de nouveau et nous serons libres, bientôt moites de la chaleur humide du fond. Entourés de charbon, tout au fond de la terre, protégés par la seule madone du feu. Comme les autres, j'allumerais ma lampe torche pour me diriger à pied vers mon chantier, avec Jeannot et quelques autres qui ont également, comme moi, la charge du transport des bennes remplies de charbon. Je prendrais mon âne, Gigio, je lui attacherais au cul quelques chariots et nous partirons ensemble, d'un chantier à l'autre, donner les bennes vides aux mineurs qui travaillent la couche et mener les bennes pleines à l'ascenseur. Et ainsi de suite, jusqu'à midi. Et ainsi de suite demain matin, les jours suivants, les mois prochains. Jusqu'à ce qu'enfin, moi aussi, je passe du côté des hommes et du charbon, face à ce mur qui brille d'un noir magique. Il y a ceux qui grattent à coup de pioche, ceux qui vérifient que le plafond ne s'effondre pas et que le grisou reste modeste, ceux qui installent les étançons, ceux qui conduisent les machines, ceux qui dirigent. Papa est de ceux qui grattent directement la couche. Il travaille parfois à plat ventre toute la journée, mais il dit que ça paye mieux parce que c'est lui qui extrait le charbon et que son métier est le plus difficile ! Je voudrais faire comme lui, c'est aussi ce que faisait mon grand-père. Mais il me dit non. Il veut que j'aille sur les machines, « l'électromécanique, c'est l'avenir de la mine », il dit, « sans ça, ils vont continuer à nous jeter dehors les uns après les autres. Nous ! les mineurs ! ». J'aime pas trop parler de ça avec lui parce qu'il devient rouge. Ses mains frappent la table et il se met à bouger des pieds, puis il se lève et marche d'un bout à l'autre de la pièce. Ses yeux lancent des éclairs et son visage est agité de mimiques. Il n'arrive plus à s'arrêter, mon papa et dans ses moments là, tout le monde a peur, on sent qu'il va y avoir une

catastrophe, alors on se tait, il faut attendre, c'est un peu comme dans la cage, le verdict du destin. Avec ou sans nous.

Donc, c'est mieux de ne pas en parler. Pour le laisser rigoler tranquille avec ses copains de la mine.

Ooohhff… Mais… Oh, ça y est, c'est la cage qui se lance, on est parti…

Ce livre est dédié aux anciens mineurs des Charbonnages de France et aux mineurs en activité de la région de Valea Jiuli en Roumanie.

Il est plus particulièrement dédié à Bargan Constantine, Bogdan, Delia, Denis, Francisc, Gheorghe, Francis, Hubert, Ianos, Ion, Iosif, Jean-Edmond, Léon, Mihai, Nicolae, Pierre, Rémi, Roland, Roger, René, Sandu, Vasile, Denis, Virgil qui ont accepté de se prêter au jeu de l'entretien et de nous consacrer le temps nécessaire à notre compréhension de leurs itinéraires de mineurs.

La route du charbon
France-Roumanie

Juillet 2012, aux nouvelles du jour et du monde, la fermeture du site minier de Pétrila, situé dans la région de Valea Jiuli en Roumanie. Après cent cinquante-trois ans d'existence, trois puits cessent aujourd'hui leur activité; Ce ne sont pas les premiers de la région car d'autres les ont précédés depuis dix ans, mais ce sont presque les derniers car le programme de cessation globale de l'extraction de charbon dans le secteur est entériné par l'État et soutenu par l'Union européenne. La vallée du Jiu ne sera donc plus minière et les milliers de travailleurs embauchés à tour de bras à l'époque de Nicolae Ceausescu devront désormais trouver d'autres revenus ou croupir dans la misère. On a peine à imaginer les prochaines années de vie de ces cités: la détérioration des immeubles, la fuite des plus jeunes, l'errance des retraités, le paysage industriel abandonné, le climat dépressif… Dans l'ensemble, il faudra plusieurs décennies pour que les lieux et les hommes se remettent de leur longue aventure industrielle, à l'image de certains sites français fermés il y a plus de trente ans, qui continuent pourtant à porter les stigmates du ravage passé.

Matière première largement répandue sous la terre, le charbon a été exploité de façon intensive tout au long du vingtième siècle afin de servir de ressource principale aux industries, au transport et au quotidien des familles. Dans toute l'Europe, il en est résulté la constitution de grands groupes industriels spécialisés dans l'exploitation de cette matière souterraine et l'embauche de millions de travailleurs employés à descendre, extraire et remonter le charbon en surface afin qu'il soit vendu aux usines et à l'usage domestique. Progressivement, avec la découverte de nouvelles sources d'énergie, comme le pétrole et le nucléaire, les besoins ont diminué. Par voie de conséquence, de nombreuses mines d'Europe ont fermé leurs portes ou sont en cours de fermeture définitive. En France, les différents bassins miniers, nationalisés après la Seconde Guerre mondiale, ont progressivement cessé

d'être exploités les uns après les autres. Le bassin des Houillères de Provence, dans le département des Bouches-du-Rhône, fut le dernier à arrêter définitivement ses machines en 2003. En Roumanie, le bassin minier, également constitué de sociétés privées durant la première moitié du siècle puis nationalisé après guerre, a été exploité intensément au temps de Nicolae Ceausescu avant d'être confronté, durant la décennie 1990, à une crise de la production. Les gouvernements ont alors commencé à parler de la fermeture des mines non rentables de la vallée du Jiu et les dix-sept sites en activité ont cessé leur activité les uns après les autres.

Surnommées « gueules noires » en raison de l'imprégnation du charbon sur leur peau, les familles de mineurs ont suivi l'évolution des exploitations minières. Elles se sont installées au moment des périodes d'expansion industrielle et, bien souvent, ont pris racine sur ces lieux d'emploi, les enfants reprenant à la suite de leurs parents la route du charbon. Les espaces contigus aux puits sont devenus des lieux de vie dotés de maisons, d'écoles et d'églises. Les familles se sont liées, croisées, mêlées, faisant bon gré mal gré de cette activité le noyau dur de la vie sociale.

Aujourd'hui, en Provence et dans la région de Valea Jiului, comme dans tout autre bassin houiller, les paysages et les hommes nous renvoient à cette histoire, au passé qui a vu leurs ancêtres fuir la pauvreté pour se consacrer à l'extraction du charbon, au présent marqué par la mécanisation, la crise et les fermetures et à l'avenir incertain qui se dessine pour les générations suivantes. Au-delà des distinctions nationales ou régionales, elle est, à bien des égards, emblématique de l'histoire socio-économique des cent cinquante dernières années, le charbon ayant longtemps représenté un enjeu économique et politique majeur dans les pays industrialisés.

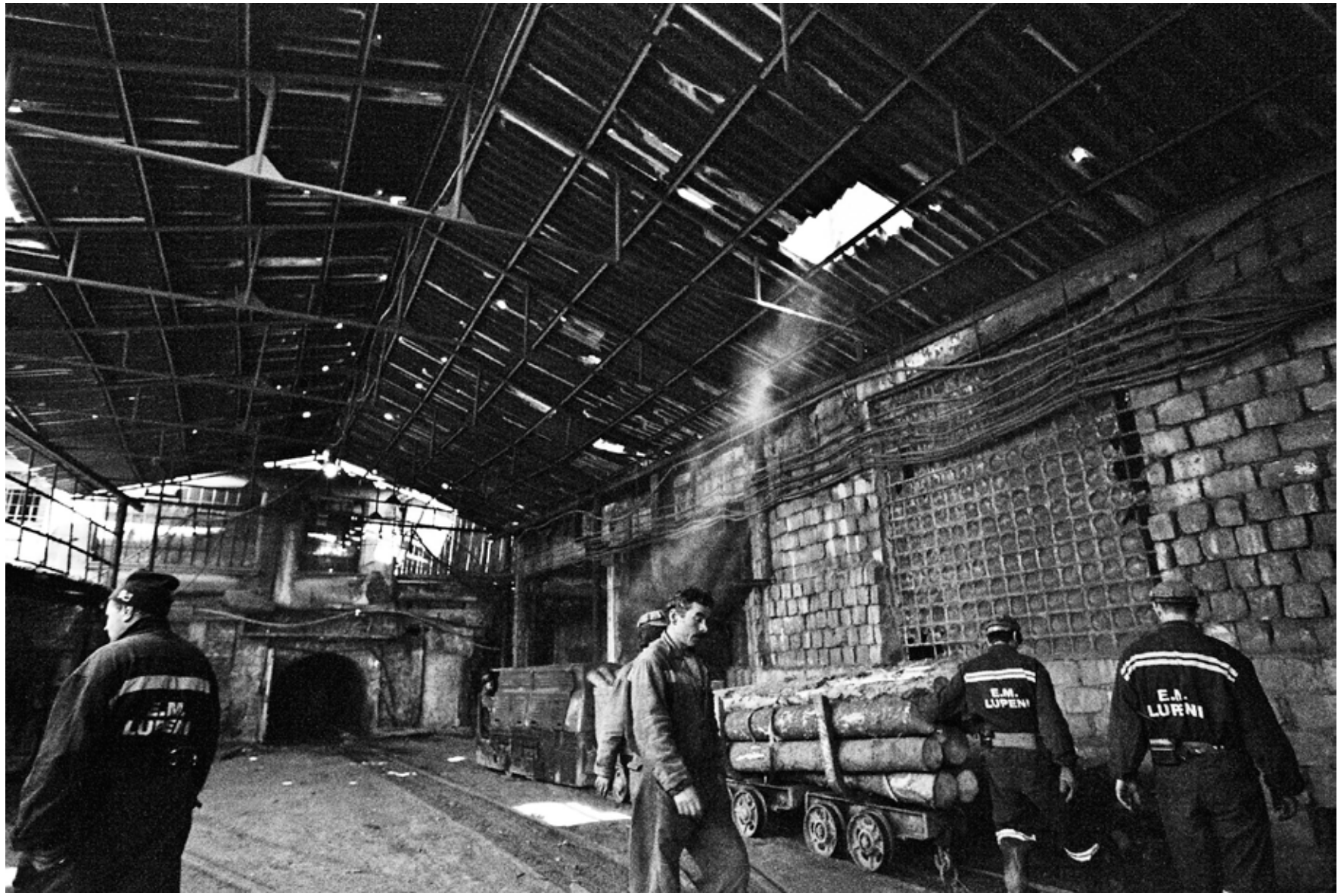
Ce livre peut se lire à la manière d'un reportage en bassin minier ayant pour ambition de raconter une petite histoire de l'exploitation du charbon en Europe. En effet, au terme de plusieurs années consacrées à la collecte de récits de personnes ayant travaillé sous la terre, il nous est apparu essentiel de consacrer un ouvrage à ces témoignages emblématiques qui rendent comptent à eux seuls de la vie de nombreux mineurs d'Europe, dont certains ont été témoins de la fermeture des sites d'extraction et d'autres sont encore au travail. L'aventure a débuté en 2007, au cœur du bassin de Provence, l'association Récits ayant été chargée par les Archives Départementales des Bouches-du-Rhône d'enregistrer des témoignages d'anciens mineurs des Houillères de Provence. Deux ans plus tard, le cap est mis sur la Roumanie, où l'exploitation du charbon continue à exister malgré les fermetures successives des puits de la région de Valea Jiuli. De l'Ouest à l'Est de l'Europe, les hommes se ressemblent sous bien des aspects, ils nous parlent de migrations familiales, d'un travail dangereux, de l'atmosphère souterraine, d'une solidarité extrême et d'un monde très marqué par l'idéal communiste. Mais leurs mémoires évoquent également des situations politiques distinctes ayant fortement marqué l'évolution des cinquante dernières années et cet aspect confère aux récits une grande richesse.

Il y a plusieurs manières de lire cet ouvrage. Ce peut-être de façon thématique au travers des différents chapitres qui présentent certains fondamentaux de l'histoire et de l'atmosphère minières en mêlant des extraits de témoignages de Roumains et de Français. Ce peut être également en l'abordant par de plus longs récits: Roland entré à la mine en 1938, Pierre en 1942, Mihai en 1958, Cazan en 1965 ou Sandru en 1986. Chacun nous fait parcourir l'univers du fond et de la surface à diverses époques et dans des contextes différents.

Nous remercions vivement Ioana Moldovan et Sébastien Berrut, photographes, qui ont généreusement mis à la disposition de ce projet leurs images de mineurs en Roumanie et du patrimoine provençal, ainsi que Dumitru Puscasu, directeur du musée minier de Pétrosani, qui nous a transmis gracieusement plusieurs images d'archive.

Encore un grand merci à toutes les personnes qui ont consacré temps et parole à nos questions parfois naïves.

Devenir mineur



1986 Sandu

Le destin a fait que …

J'ai rencontré Sandu sur le pas de la cage de Livezeni. S'amusant de ma présence et blaguant avec ses collèges, il m'a laissé son numéro de téléphone…

Nous nous donnons rendez-vous dans le centre de Vulcan, à proximité de son domicile. Lorsqu'il me rejoint, je reconnais à peine l'homme qui attendait devant la cage. Ni tenue bleue, ni botte, ni casque. Sandu arbore une allure classe et branchée: chaussures noires pointues vernies, jean, ceinture de cuir à la mode, chemise ouverte sur chaîne en or, lunettes de soleil de marque, téléphone portable dans une poche, appareil photo numérique dans l'autre.

Il m'emmène au bout de la ville, à la sortie de Vulcan, dans un café terrasse récent et moderne qui domine la vallée. De là, nous apercevons la mine de Paroseni, voisine de Vulcan. Au pied du café, il y a des bâtiments délabrés, deux d'entre eux servaient d'internat et de cantine pour les militaires de l'armée, explique Sandu, ils se sont vidés et ont été laissés à l'abandon après la révolution; un autre abritait une entreprise de matériaux qui a également fini par fermer ses portes et quitter le lieu.

Sandu, quarante et un ans, regard doux et franc, débute la conversation par son divorce et la question des femmes qui, de nos jours, partent à l'étranger pour gagner quelques sous supplémentaires et reviennent éprises de liberté, ce qui les pousse à divorcer. En cours d'entretien, il montre les photos de ses deux enfants, décrit son caractère et détourne dès qu'il le peut la conversation du sujet de la mine qui le rend plus sombre et agressif.

« Il y a un phénomène en ce moment… Avec l'ouverture des frontières en Europe, beaucoup de femmes sont allées vivre ailleurs pour y travailler et ramener des sous car la vie ici est devenue difficile. Elles vont un peu partout, là où il y a des possibilités. Certaines partent même avec un contrat de travail en Espagne, en Italie, en France, aux Pays-Bas, en Belgique… Là où il y a de la demande. Elles vont cueillir des fruits, travaillent dans l'agriculture, le ménage… La mienne, par exemple, est allée à Rome. Le problème, c'est que les femmes reviennent ensuite avec une mentalité différente. Elles ne pensent plus à la famille. Ma femme est partie durant quatre mois et demi; à l'origine, son séjour devait être plus court, mais nous avions besoin de sous et nous nous sommes dit que c'était mieux de partir en une seule fois et plus longtemps, afin de gagner le maximum en dépensant peu

puis de revenir définitivement. Comme elle, la plupart partent cinq mois. Ce phénomène se produit dans tout le pays, il a débuté le premier jour d'entrée de la Roumanie dans l'Union européenne et depuis, il prend de plus en plus d'ampleur. Je ne sais pas ce qu'elles apprennent là-bas, je ne sais pas ce qu'elles comprennent de la liberté dont elles parlent quand elles évoquent leur séjour, mais ce qui est certain, c'est que, depuis, il y a beaucoup de divorces dans les familles roumaines…

J'ai été embauché dans la mine en 1986. En cours de travail, je me suis formé au métier d'électricien mineur, puis j'ai pu passer de nouvelles qualifications en suivant l'école technique, jusqu'à devenir artificier en 1990. Voilà dix-neuf ans maintenant que je fais ce métier. Il demande une discipline rigoureuse parce que tu es seul responsable de ce que tu manipules et de ce que tu fais, personne d'autre ne l'est, même pas le directeur. Il y a des règles strictes à respecter si tu ne veux pas mettre en péril ta vie et celle des autres. Et au moment où tu prépares l'opération de tir, la vie des autres ne dépend que de toi.

En général, je fais des tirs chaque jour, que ce soit dans la roche ou le charbon. Les mineurs percent des trous avec leurs perforateurs et j'installe les explosifs. Avec deux ou trois personnes, je reste au front pendant que les autres se retirent en lieu sûr ; dans tous les cas, il faut se poster au minimum à cent vingt mètres du lieu d'explosion, dans un endroit pourvu de courants d'air frais. C'est là que je déclenche. Ensuite, un quart d'heure après l'explosion, je vais sur place contrôler le lieu de travail avec le chef de tour. Les mineurs reviennent une fois que les conditions sont bonnes et que le front a été aéré correctement ; ce peut être une demi-heure ou une heure après, en fonction de ce qu'on a fait : abattage de galerie ou abattage frontal, en fonction de l'air frais qui arrive de la galerie de base et sort par la galerie de tête.

Mon père était mineur de front et mon frère est artificier, comme moi. Mon père a eu un métier difficile. Pour mon frère et moi, c'est quand même plus facile car nous ne sommes pas impliqués dans le travail d'abattage manuel, ni dans le transport des matériaux. Moi, je ne peux pas dire que j'ai pris la décision de travailler à la mine. J'étais d'ici, où une entreprise de trente mille mineurs existait. Alors le destin a fait que je suis devenu mineur, comme beaucoup d'autres. Mais je ne le regrette pas, je fais ce métier avec plaisir et j'aime que les résultats soient bons.

Dans la vallée du Jiu, durant le communisme, les gens ont été amenés de partout et très peu sont venus par choix. Alors, dans une large proportion, la plupart étaient accueillants et solidaires, toujours prêts à s'entraider. Des gens à leur place, que le travail souterrain difficile conduisait à la maison pour dormir. Tu ne pouvais pas avoir un autre métier, c'était comme ça. D'ailleurs le slogan de Ceausescu était : "Plus de charbon pour le pays !" Il se faisait même appeler "le Mineur d'honneur de la République socialiste roumaine". Il y avait dans tout le pays des affiches représentant son portrait. Dans les mines, il y avait des brigadiers de l'armée et on louait le travail stakhanoviste. Tout ce qui déviait un peu de la norme était surveillé de près. Au fond, on ne savait pas qui était infiltré, mais on savait qu'il y en avait. C'était clair pour tout le monde. Si tu parlais trop, tu étais convoqué par la police. Alors chaque mot que ton cœur voulait dire, il fallait le taire et dire le contraire.

Mon père était un gréviste de 1977. À l'époque, j'avais seulement neuf ans et je ne comprenais pas ce qui se passait, mais je me souviens que des gens venaient tous les jours à la maison pour chercher mon père et je sais que ma sœur et mon frère ont eu des soucis ; ils voulaient faire une école ou un institut et ils en ont été empêchés. Tu étais empêché dans la mesure où tu ne réussissais jamais ; par exemple, mon frère a essayé d'intégrer la faculté de droit à Cluj, mais n'a jamais réussi. Finalement, si mon père était fier d'avoir fait la grève, ses conséquences ont été moins drôles. On lui a supprimé la carte du parti et les soucis ont commencé ; il y avait tout le temps des disputes entre lui et ma mère à la maison ; elles ont débuté à ce moment-là, je m'en souviens parfaitement. J'imagine que l'on avait beaucoup moins de droits et d'avantages qu'avant et des problèmes que ma mère reprochait à mon père… C'est sûr que cette grève nous a affectés ! Si le communisme avait chuté à ce moment-là, les choses se seraient mieux passées, mais ça n'a pas été le cas. Mon frère et ma sœur se retrouvaient pour leurs stages à cueillir du maïs sur un chantier et travailler ainsi à la prospérité du pays plutôt qu'ailleurs comme leurs collègues. Moi-même, pour la prospérité du pays, j'ai participé à la construction du canal entre le Danube et la Mer Noire. Qu'est-ce qu'on en fait aujourd'hui ? Il est fermé ! Tout ce que tu fais d'un

côté, tu le perds de l'autre ! Mon père a été un des esclaves de la société toute sa vie, tu ne pouvais pas les appeler autrement… Certains en sont morts.

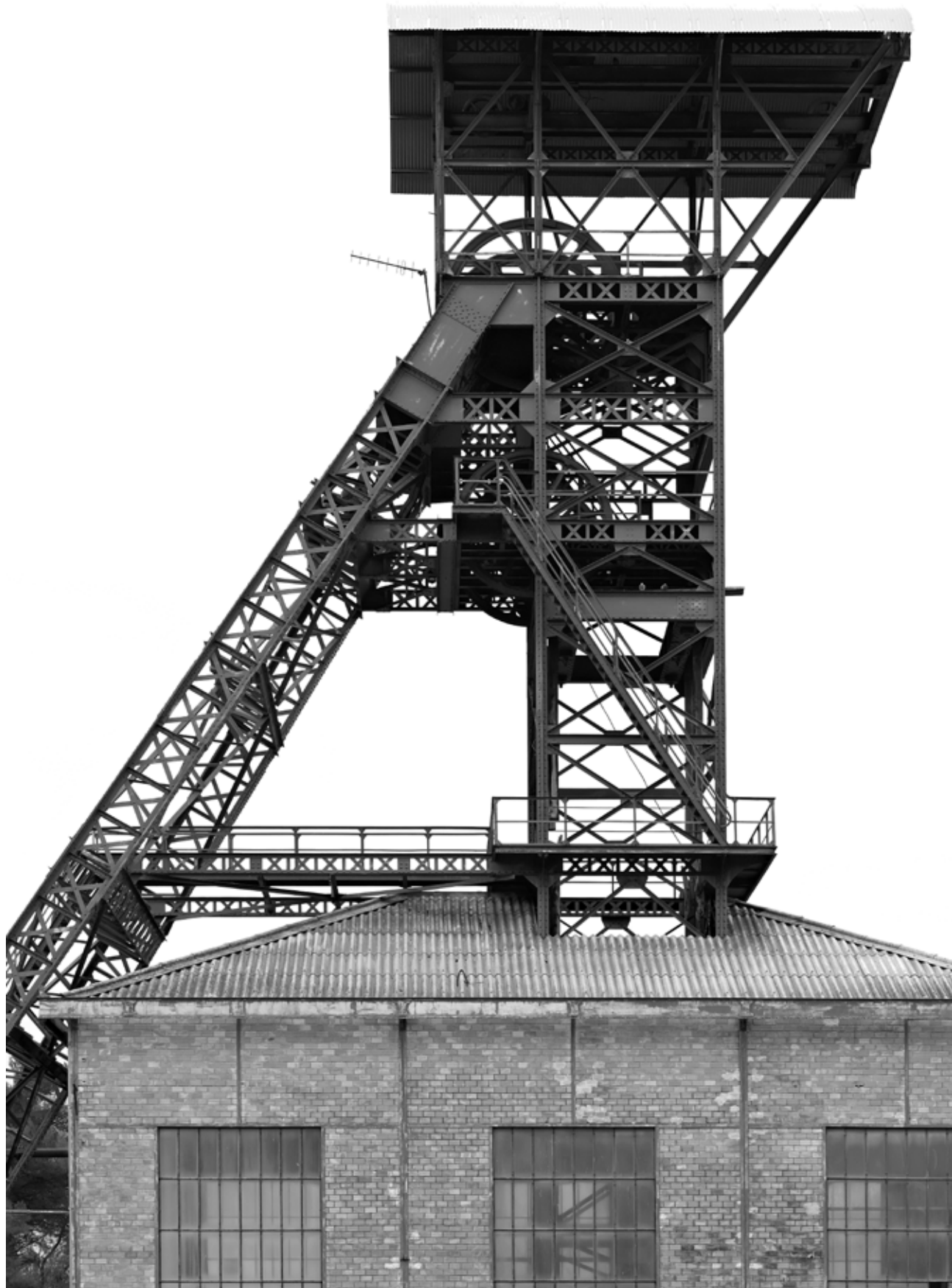
…

Quand j'ai débuté, j'avais dix-huit ans, j'étais avec des copains. Au début, j'avais peur, mais à force, tu finis par t'habituer. Difficilement, mais tu t'habitues… Beaucoup ne résistent pas et partent au bout de quelques mois. En 1986 et 1989, il y a eu des explosions à Vulcan, et, de nouveau, en 2001 et 2002. Puis il y a eu une réduction d'effectifs et nous avons été répartis dans d'autres mines, c'est comme ça que je me suis retrouvé à Livezeni. Mais d'une mine à l'autre, c'est la même ambiance : un collectif uni, solidaire.

Quand il y a eu la révolution, comme à chaque changement de régime, tout le monde espérait mieux. Je n'ai pas participé à la grève de 1991 car j'avais un poste fixe que je ne pouvais quitter, et puis je n'étais pas d'accord avec le fait d'aller manifester à Bucarest. Ensuite, on a entendu qu'ils allaient fermer les mines. Quand les gens ont eu la proposition de licenciement, beaucoup se sont dit que ça valait le coup de prendre les sous et de s'en aller. Chacun a essayé de rejoindre sa région natale ; certains en sont revenus parce qu'ils n'y avaient trouvé aucune solution.

J'aurai ma retraite à quarante-cinq ans. Généralement, après vingt ans de travail souterrain, on sent les os, on sent le corps. Tu ne trouveras jamais un mineur qui n'a pas de problème de dos. Il y a aussi la maladie : la silicose existe et est inévitable ; ceux qui ne respectent pas les procédures quand ils travaillent dans les galeries de roches s'y exposent dangereusement. Non, vraiment, la mine est un travail difficile que je ne recommande à personne, surtout pas à mon fils ! Il y a un proverbe roumain qui dit : "Si tu n'aimes pas le livre, il faut aimer le travail ; si tu apprends, tu auras ta part". Mon père nous avait dit à peu près ça…

Aujourd'hui, nous espérons tous un avenir meilleur, j'espère pouvoir partir en vacances sur la côte d'azur, à Monaco… En vérité nos salaires ne diminuent pas, mais ils ne remplissent plus nos verres. Clairement, les femmes sont parties à cause de ça… Bien sûr, l'Italie est un joli pays, la France aussi, mais c'est parce qu'ils ont eu des chefs d'État qui ont su bien faire les choses. Si la France avait cinquante ans de retard sur la Roumanie, c'est moi qui serais allé faire un reportage en France, pas vous ! »



Les bassins miniers de Provence et de Roumanie

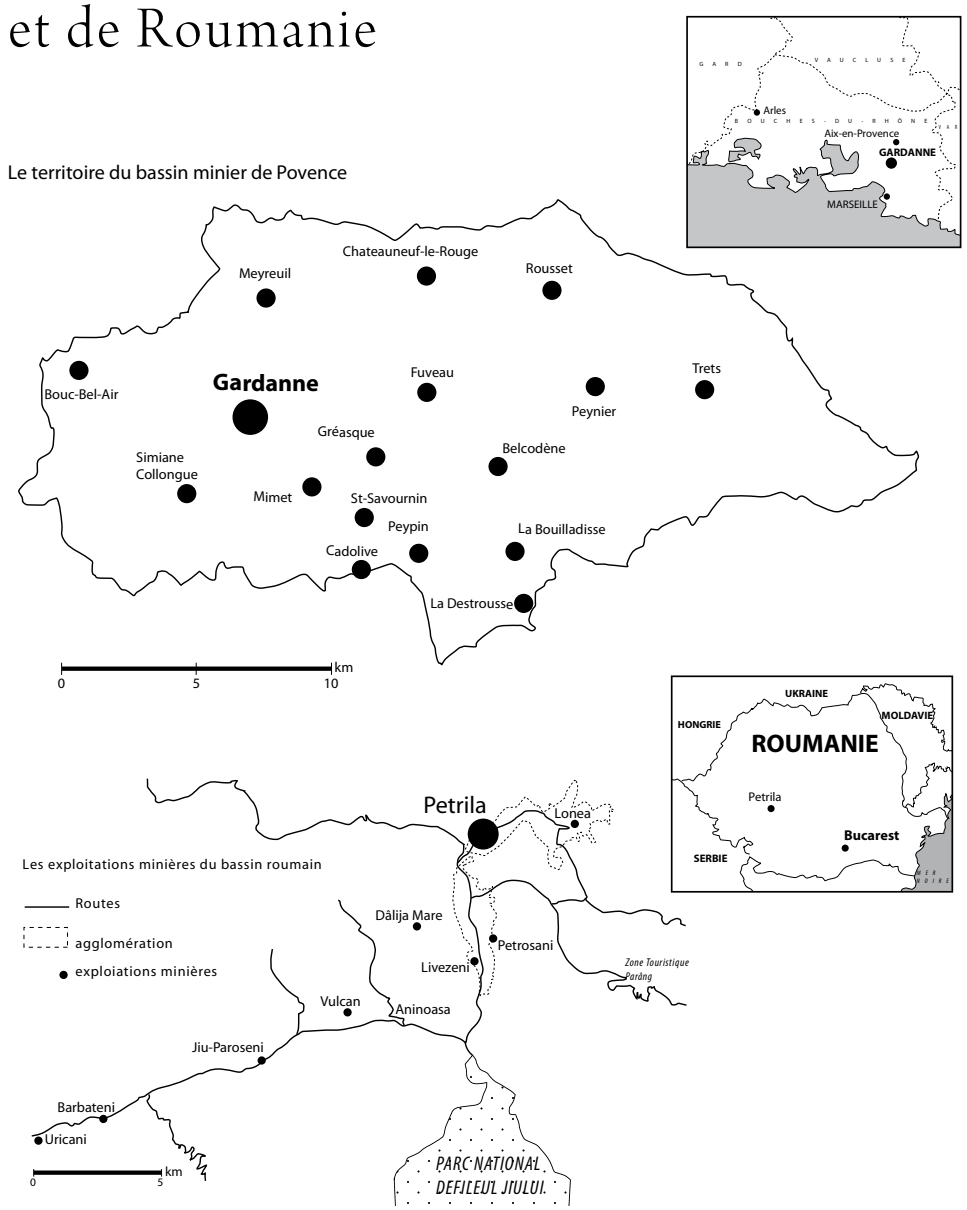


Table des matières

Un matin après l'autre… 5
La route du charbon France-Roumanie 11

Devenir mineur 15
Des paysans, des immigrés 17
De père en fils 27

1938 – Roland, une carrière magnifique 42

Dans le ventre de la terre 49
Trois p'tits tours et puis… 51
Au fond 57
Une grande famille 64

1958 – Mihai Bindac, de Moldavie 68

Au front ! La grande époque de l'or noir 77
Moins d'hommes, plus de machines : mécanisation à l'Ouest 81

1965 – Cazan, « Mineri dati tarii cit mai mult carbune » 94

Prolétaires de tous pays, unissez-vous ! 103
Syndiqués à l'Ouest 106
Contrôle social à l'Est : l'échec des mouvements 115

1942 – Pierre, jusqu'à mon dernier souffle 122

Terminus ? 131
Fermeture de la dernière mine de France 133
Restructuration à l'Est 138
Un 4 décembre, la Sainte-Barbe et ses anciens mineurs 145

1986 – Sandu, le destin a fait que… 150

Index des témoins

Bargan 33
Bogdan 33, 63, 66, 117
Boule 60, 91, 113
Cazan 13, 60, 61, 62, 95, 117
Cocolino 60, 91, 113, 137
Delia 30, 121, 143
Denis 35, 135, 137, 147, 148
Francis 19, 67, 86, 108
Francisc 24, 63, 120
Gheorghe 33, 60, 63, 77, 119
Hubert 56, 60, 67, 111, 149
Ianos 62, 142
Ion 33, 63
Iosif 28, 29, 142
Jean-Edmond 66, 147
Léon 32
Mihai 13, 60, 63, 69
Negoï 21
Pierre 13, 60, 123, 125, 128
Rémi 22, 32, 33, 60, 87, 89, 91, 112, 113, 137
René 54, 60, 82, 145, 148
Roland 13, 42, 43, 60, 111, 147
Sandu 150, 151
Vasile 37, 55, 140

Les photographies de ce livre

Ioana Moldovan

« Je ne pense pas que les mots nous en disent plus que les images. Je laisserai donc mes photos vous parler de moi »

Photographies de la page de couverture, du cahier photo « Mineurs de Valae Jiuli » et des pages 4, 14, 48, 53, 68, 76, 94, 98, 99, 101, 150

D'autres photos sur : www.ioanamoldovan.com

Sébastien Berrut

«Fasciné depuis toujours par le monde de la mine et ses grandes cathédrales industrielles, j'ai entrepris en 2009 un inventaire photographique des derniers chevalements en France. Depuis, je parcours la France et l'Europe pour photographier les vestiges de cette grande aventure humaine, technique et industrielle.»

Photographies du cahier photo « le bassin de Provence, patrimoine industriel » et des pages 40, 42, 50, 80, 122, 134, 144, 155

D'autres photos sur : www.patrimoine-minier.fr/

Le musée minier de Pétrosani

Fondé en 1962, le Musée Minier dispose d'une large collection d'outils et d'appareils utilisés dans les mines de Valea Jiuli et d'un grand nombre d'images de l'activité minière. Il permet de donner à voir à la fois le travail au sein de la mine et la vie sociale des travailleurs. Photographies des pages 10, 16, 19, 26, 54, 55, 58, 59, 65, 133

Autres

René Bagnis pp. 47, 56, 144 ; Michel Lozano pp. 102, 107; Studio Simon p. 75 ; Club cartophile d'Aubagne pp. 102, 107, Marie d'Hombres p. 130.

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer
par Pulsio.net en octobre 2012
Imprimé en Communauté Européenne